

qui fut déjà, en son temps, le père du disproportionné et du « kolossal » en musique.

A une époque où j'ignorais les préparations meurtrières de l'Allemagne — ce n'était pas mon métier de les connaître — et où je considérais ce pays sans antipathie, il me fallait cependant m'irriter devant l'outrecuidance et la prodigieuse pauvreté métaphysique d'un homme comme Strauss ; et il est inouï de voir à quel point les orgies orchestrales de ce faux artiste reflètent le matérialisme et l'arrivisme grossier de la Germanie contemporaine ! Dans ses poèmes symphoniques, dans son opéra de *Salomé* se trouvent déjà les dépravations, les perversités et les satanismes qui ont fait explosion depuis la déclaration de guerre du venimeux empire. Divinisateur du sang répandu, du sadisme et du stupre, Strauss nous assaille de son énorme phalange sonore, impeccablement disciplinée... A coup de formations denses et d'attaques brusquées, soutenues par sa grosse artillerie de cuivre, il nous surprend, nous ahurit, viole sans pudeur nos organismes, tandis qu'à la tête d'une nuée d'intermédiaires plus rusés que des espions, il s'insinue, force les portes de nos académies de musique et se fait proclamer partout vainqueur !

A l'autre pôle, aux antipodes de ce mauvais génie, César Franck, apôtre d'une humble foi et d'une vie obscure, voit son nom grandir dans toutes les ferveurs et règne sur les âmes éprises de sublime.

P. H. RAYMOND-DUVAL.

Wagner ou le Péril Musical ?

LA question wagnérienne reste toujours d'actualité malgré ceux qui veulent paraître l'ignorer, voire la mépriser. D'ailleurs, M. Saint-Saëns ne se charge-t-il pas d'y revenir périodiquement en assénant à l'auteur de *Tristan*, un de ces vigoureux coups de massue dont il a le secret ? Cette fois encore l'*Echo de Paris* a généreusement ouvert ses colonnes à l'auteur de *Samson* pour lui permettre de développer ses rancœurs et ses rancunes.

M. Saint-Saëns, qui s'est assez fâcheusement entraîné depuis la guerre à écrire dans un sens violent et irréfléchi, s'est abandonné dangereusement à la vitesse acquise et n'a pu retenir sa plume lorsqu'elle a pêché le nom de Vincent d'Indy dans l'encrier. On sait quelle estime et quelle affection M. Saint-Saëns témoigne à tous ses confrères, et en particulier à M. Vincent d'Indy... Ce dernier, suspecté par notre célèbre doyen de laisser germer, de favoriser peut-être l'idée du retour prochain de quelques œuvres de Wagner à notre répertoire théâtral et symphonique, a prié l'*Echo de Paris* d'insérer la réponse suivante :

1^o J'ignore, dit M. d'Indy, si le complot *pro-wagnérien* ourdi par « de hautes personnalités musicales, et d'autres encore, » suivant les termes de l'article susdit, existe autre part que dans l'imagination de votre éminent collaborateur ; en tous cas, ce que je puis affirmer, c'est que je n'y suis absolument pour rien et que je n'en ai jamais entendu parler que par M. Saint-Saëns lui-même.

2^o Dans cet article, M. Saint-Saëns se montre d'un illogisme vraiment flagrant.

Pourquoi n'exige-t-il pas la rélegation perpétuelle, ou même la simple destruction des toiles ou des dessins de Holbein et de Dürer que peut posséder notre Louvre ?... Il est vrai que ces belles œuvres de l'art plastique ne le gênent pas plus qu'une décoration de l'Aigle noir de Prusse.

Pourquoi aussi cette tendresse pour les Concertos de Mozart — — de ce Mozart qui déversa contre la France des insultes bien autrement fielleuses que les plaisanteries sans portée dont est parsemée l'innocente et stupide *Capitulation* de R. Wagner ?... Il est vrai que Mozart est si rarement joué à l'Opéra qu'il ne peut gêner M. Saint-Saëns guère plus qu'une simple poignée de main du Kaiser. Alors pourquoi cet ostracisme contre Wagner tout seul ?

3^o Enfin, en dépit de ce que pourra penser de moi l'illustre critique, je ne cesserai jamais d'affirmer que ceux qui tentent de détruire à coups de plume les beaux chefs-d'œuvre du passé, se conduisent exactement à la manière des *Boches* démolissant nos cathédrales de l'Est à coups de canon.

Voilà qui est, comme on dit vulgairement, assez bien envoyé.

M. Saint-Saëns très assidu auprès du Kaiser lorsque *Samson et Dalila* faisait les beaux jours de Berlin, ne se rend-il pas compte que par son attitude intéressée, il prépare, hélas ! une rentrée triomphale à Wagner ? Quelques journalistes exaltés ont, au début de la guerre, confondu dans le même sentiment de haine : les criminels de Louvain, les avions-assassins, les opéras de Wagner et les bombes de Reims. Cette manière de voir a produit sur le public un effet sensationnel ; et, sans plus approfondir, on a englobé Wagner dans le barbarisme qui nous écœure depuis trois ans. Si, aujourd'hui, vous prononcez le nom de Wagner devant votre boucher ou votre crémière, vous êtes immédiatement considéré comme un espion ou comme un traître, à moins que vous ne vous entendiez adresser simplement cette phrase stupéfiante : « Comment, Monsieur, osez-vous parler de cet ignoble Allemand à une mère qui a son fils au front ! » Nous pataugeons, on le voit, en pleine exagération, en complète ignorance, en parfaite erreur.

Peut-on, sans risquer d'être pris pour « l'artisan d'une paix honteuse », dire franchement et patriotiquement, que plus on observe le silence à l'endroit de Wagner, plus on risque de lui préparer un renouveau de gloire ! Une guerre courte aurait pu légitimer à la rigueur, cette attitude prise parmi tant d'autres décisions du mois d'août 1914... Mais vous n'empêchez pas, cher M. Saint-Saëns, que — la guerre se prolongeant, — ceux qui vibrent devant les grandes expressions de l'art, ne déplorent la disparition complète du monument wagnérien. Il eut été beaucoup plus adroit et logique d'en profiter pour nous offrir des tranches wagnériennes moins copieuses, moins lourdes que par le passé. (Se souvient-on des innombrables et formidables Festivals Wagner d'avant-guerre !) Nous aurions tous souscrits à cette mesure restrictive pour le grand bien de la Musique Française. L'habitude de jouer *un peu* de Wagner, *pas trop*, aurait été prise tout naturellement, et nous serions à l'abri d'un nouvel envahissement d'autant plus menaçant qu'on cherchera à l'écarter plus longtemps et plus complètement.

Et que vient faire ici cette ridicule histoire d'Une Capitulation ? Il y a longtemps que nous l'avions classée, puisque depuis vingt ans nous avons accueilli l'œuvre de Wagner avec un enthousiasme plutôt immodéré ! Si l'on revient toujours sur les « bœufs de derrière », parviendra-t-on jamais à établir l'éternelle paix mondiale pour laquelle la France et ses alliés se battent si magnifiquement ?

L'Angleterre, qui n'aime pas l'Allemagne, a continué de jouer Wagner. Aussi n'a-t-elle pas à redouter chez elle ce qui nous attend chez nous. Nos amis sont pratiques sur tous les points.

En France, combien de poilus et de civils m'ont fait part de leur regret d'être privés de Wagner. Je constate que ce « parti » ne cesse d'augmenter sensiblement, et je prévois, le jour où le nom de Wagner sera sur une affiche, — ce jour arrivera forcément après la guerre, — je prévois, dis-je, que nous assisterons à un duo des plus mouvementés entre ce public ardent et les traditionnels siffleurs qui ne manqueront pas de surgir avec le mandat de sauvegarder notre France... il y aura là les éléments du triomphe. Les directeurs de théâtres et de concerts, même les plus patriotes, ne laisseront pas échapper pareille aubaine : ils réaliseront de belles recettes avec Wagner, donc ils en joueront beaucoup. Le principe du fruit défendu a toujours amené de pareils résultats.

Au début de la guerre on ne jouait ni Beethoven, ni Schumann, ni Mozart. Les « Concerts-Rouge » ont été, je crois, les premiers à rompre avec cette naïve tendance ; c'était en novembre 1914. Depuis, tous les autres concerts ont suivi l'exemple intelligent venu de la rive gauche. On joue ces maîtres avec mesure, sinon en mesure, et, de ce fait, nous voilà assurés de ne pas revoir sur nos programmes cette débauche chronologico-beethovénienne ou autre d'avant-guerre.

Ajoutons, pour nous « réhabiliter » aux yeux de ceux qui s'apprennent à nous taxer de mauvais Français, que nous sommes parfaitement d'accord avec M. Saint-Saëns sur le silence dans lequel nous devons persister autour des œuvres allemandes contemporaines. Mais encore une fois Wagner n'est pour rien dans le conflit actuel, et ses œuvres, sur l'esprit national desquelles nous reviendrons volontiers, sont tombées dans le domaine public.

C'est donc se donner bien du souci que de brûler ses partitions, ainsi

que le si éminent Frédéric Masson nous y a convié à plusieurs reprises !. Ne nous forgeons pas, par un entêtement un peu enfantin, une arme qui pourrait se retourner contre nous. Voilà qui nous est arrivé trop souvent ; ne saurons-nous jamais tirer profit des leçons du passé ?

Nous sommes à la veille de donner, par notre attitude obstinée, une importance considérable au cas Wagner, alors qu'il aurait été et qu'il serait encore si simple, si indiqué, de le situer dans les faits divers. Renversons les rôles : à notre place, les Allemands auraient depuis longtemps organisé quelques représentations de *Tristan*, au bénéfice de leurs œuvres de guerre. Sachons aussi profiter de l'ennemi, sans fausse dignité et sans mesquinerie.

L'Echo de Paris qui, depuis trois ans, parle de Wagner comme s'il s'agissait d'un des généraux les plus odieux de l'Allemagne actuelle, intitule ses articles, tantôt le *Danger musical*, tantôt le *Péril musical*. Est-il bien au courant de la question ? Qu'il me permette, en tout cas, de lui affirmer que le péril qui menace la Musique Française a pour origine, bien avant le « Bateau-Wagner » :

1° *L'indifférence et le mépris dans lesquels la majorité de nos gouvernants et la Presse quotidienne tiennent la Musique en France ;*

2° *L'absence à peu près complète d'un Enseignement musical sérieux dans nos écoles, et, d'une façon générale, l'insuffisance du Professorat musical en France ;*

3° *L'accueil peu encourageant que réservent les Directeurs de Théâtres et de Concerts en France aux musiciens, compositeurs et interprètes, qui ne leur sont pas recommandés par une influente personnalité ;*

4° *L'inertie légendaire de la plupart de nos grands Editeurs de musique qui préfèrent se reposer sur un passé lucratif plutôt que de se donner la peine d'échafauder un avenir fécond.*

Wagner est, on le voit, bien peu de chose à côté de cette exacte et pitoyable énumération.

RENÉ DOIRE.

LES THÉÂTRES

Courrier Lyrique

Opéra.

Roméo module en si bémol l'avantageux « Ah ! lève-toi, soleil... Viens ! parais ! » Le soleil ne paraît pas ; mais en revanche, on aperçoit des machinistes circulant là-haut, sur des ponts de service. Vision peu florentine que devrait nous épargner la toile de fond, d'ordinaire à sa place. C'est la guerre... Et je reconnais qu'il n'est pas détestable de voir, ni même d'entendre M^{lle} Berthon, Juliette melliflue.

•••

Quelques artistes de la Scala de Milan apportent leur concours au profit du personnel de la Maison. Il faut les remercier, encore qu'ils n'aient pas rehaussé *Aïda* d'un éclat particulier. Les plus belles voix entendues sont encore celles de M. Gresse, de Bois-Colombes, et de M. Huberty, de Bruxelles. M^{lle} Gozategui est une falcon correcte, sans passion, d'un timbre agréable. Le contralto de M^{lle} Guerrini n'a pas de grave, conduit médiocrement un organe sans grâce et donne l'impression d'une Amneris alourdie. Le jeune ténor Elia possède un aigu joli mais sans couleur, une expression trop résignée et peu de volume dans le médium. Le baryton Stabile nous présente un Amónasro féroce, sorte de sauvage-roi boucané au cirage, dont la voix s'appuie sur le gosier, rigide, et dont les gestes exagérant l'expression, visent à l'effet mélodromatique.

Au pupitre, M. Vigna, habile à faire circuler la vie dans l'orchestre. Est-ce à cause de son effrénée pantomime que ce maestro dynamique obtient ce qu'il veut, ou est-ce malgré elle ?

L'essentiel est le résultat constaté. Belle recette : 30.000 francs.

Une représentation de *Samson et Dalila* me suggère quelques réflexions :

1° Les deux tableaux du 3^e acte sont reliés par une soudure symphonique